Le Cadet de Gascogne
Comédie Vaudeville 1 acte
par Jacques Arago & Léon Buquet

rare

35

LE

CADET DE GASCOGNE,

Comédie-vaudeville en un acte.

LE

CADET DE GASCOGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

DE MM. JACQUES ARAGO ET LÉON BUQUET.

Représentée sur le théâtre national du Vaudeville, le 17 septembre 1836.

Paris,

M. JULES COURTY, éditeur, au bureau de la *Gazette des Théâtres*, rue du Caire, 29, et chez tous les libraires de Paris et des départemens.

1836.

PERSONNAGES :		ACTEURS :
LE DUC DE CHOISEUIL, Ministre de Louis XV,	MM.	FONTENAY.
DE GIVRAC, Cadet de Gascogne,		EMILE TAIGNY.
DE BOUFFARD, Ecuyer Cavalcadour,		LEPEINTRE J.
DE LAURENCE, Gentilhomme ordinaire,		BALLARD.
LECORDIER, Inspecteur général des places fortes,		AMANT.
DE FRÉMONT, Intendant de la maison du Roi,		POTHIER.
TOTON, Cocher du Roi,		BARDOU.
HENRIETTE, fille de M. de Bouffard,	Mlle.	THERCY.
UN VALET, de la maison du Roi,	M.	LOUIS.
Un HUISSIER, de la chambre,		
GENTILS-HOMMES ET OFFICIERS, de la suite du Roi,		

(*La scène se passe au château à Paris en* 1764.)

Toutes les indications son prises de droite et de gauche du public.

Note importante à consulter.

Les auteurs ont évidemment écrit leur pièce pour donner à Emile Taigny l'occasion de se montrer sous un nouveau jour, et l'on sait le succès qu'il a obtenu dans le *Cadet*.

Toutefois, dans les villes de province, lorsque le jeune premier n'est pas de petite taille, le rôle doit être confié au premier comique, si son physique le permet.

Quant au rôle de Bouffard, c'est le financier ou le père noble qui doit en être chargé. Laurence est un second amoureux et Henriette une seconde amoureuse.

De Frémont et Lecordier ne peuvent pas être confiés à des doublures; ils appartiennent aux comiques. Et quoique fort court, il faut que le rôle de M. de Choiseuil soit donné à un artiste aimé. M. Fontenay, à Paris, a puissamment contribué au succès de l'ouvrage par sa belle tenue et sa dignité.

Toton est un premier comique. Bardou en a fait un rôle important.

LE

CADET DE GASCOGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. JACQUES ARAGO ET LÉON BUQUET.

Le théâtre représente un vestibule, trois portes au fond, deux portes latérales.

Scène première.

GIVRAC, LAURENCE, *entrant de deux côtés opposés.*

GIVRAC, *arrêtant Laurence.*

Ah! je te trouve enfin, mon beau gentilhomme.

LAURENCE.

Comment! toi ici, Givrac?.. à Paris... au Palais!

GIVRAC.

Oui, moi, qui te cherche depuis huit jours et à qui tu n'échapperas plus.

LAURENCE.

Eh bien! que veux-tu?

GIVRAC.

Ma foi, mon garçon, c'est un cartel!

LAURENCE.

Un cartel!

GIVRAC.

Oui, moi, Pierre-Eustache Givrac, cadet de Gascogne, qui n'ai que ma cape et mon épée, à toi Florimond Charlemagne de Laurence, gentilhomme ordinaire et très ordinaire du Roi, je dis qu'à l'instant même, il faut que tu renonces à la main d'Henriette, ou que tu viennes te couper la gorge avec moi.

LAURENCE.

Ah çà !... tu n'es donc pas corrigé ?

GIVRAC.

Non, mais je veux corriger les autres.

LAURENCE.

Toujours étourdi, toujours fou, comme autrefois.

GIVRAC.

Ce n'est pas répondre, cela.

LAURENCE.

Et pourquoi me battre ?

GIVRAC.

Il faut que tu sois bien effronté pour oser me le demander.

LAURENCE.

Je persiste ?

GIVRAC.

N'est-ce pas toi qui m'as enlevé ma fiancée ?

LAURENCE.

Oh !... ta fiancée !... ta fiancée !..

GIVRAC.

N'est-ce pas toi qui as attiré à Paris, son imbécille de père, en lui promettant des places et des honneurs ?

LAURENCE.

Dans tout cela il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

GIVRAC.

Et moi, j'y trouve de quoi châtier un homme. Voyons, renonces-tu à mon Henriette ?

LAURENCE.

Je ne le puis que du consentement de son père.

GIVRAC.

Cet imbécille n'a rien à faire ici.

Scène II.

LAURENCE, BOUFFARD, GIVRAC.

BOUFFARD, *entrant du fond.*

On parle d'imbécille.

GIVRAC.

Et vous voilà !

BOUFFARD.

Tiens ! vous, ici ?..

GIVRAC.

Vous ne devez pas en être surpris.

BOUFFARD.

Non, mais j'en suis étonné ... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

GIVRAC.

Et pourquoi, je vous prie, après les demi-assurances que j'avais reçues de vous ?

BOUFFARD.

Demi, soit, mais entières, non. Or, comme tout est changé dans notre position respective, regardez le passé comme un rêve, et votre ancien amour comme un songe.

GIVRAC.

Oh ! je vous jure bien qu'il n'en sera pas ainsi.

BOUFFARD.

Tout beau, jeune Cadet ! vous ne savez pas à qui maintenant vous avez affaire. Apprenez, que je suis dans la maison du roi, que j'ai l'œil sur les portières de son carosse, et qu'en ma qualité d'écuyer cavalcadour, je passe les cinq-sixièmes de ma vie à cheval... sur un cheval des écuries royales... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre !

GIVRAC.

Ce doit être un beau coup-d'œil ?

AIR : *du premier Prix.*

Vous, si gros, si court et si large,
En écuyer cavalcadour !
Ah ! monsieur Bouffard quelle charge !..
C'est vous jouer un mauvais tour.
J'ai le cœnr droit, j'ai l'ame honnête,
Je plains bien le pauvre animal.

BOUFFARD.

Comment !... c'est ainsi qu'on me traite...

GIVRAC.

Je ne parle que du cheval.

BOUFFARD.

A la bonne heure...

GIVRAC.

Mais, tout cela, balivernes! monsieur de Bouffard.. Votre fille m'aime, voulez-vous de moi pour gendre?

BOUFFART.

Non, non, non... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

GIVRAC.

Parfaitement; mais pourquoi?

BOUFFARD.

Pour trois raisons .. La premiere, parce que vous n'avez pas assez de fortune; la seconde, parce que vous êtes sans emploi, et la troisiéme, parce que vous êtes sans emploi et que vous n'avez pas assez de fortuue, comptez ...

GIVRAC.

Allons!., pendant que vous êtes en train, n'y en a-t-il pas une quatrième...?

BOUFFARD.

Si, si! .. C'est qu'elle est promise à mon protecteur, M. de Laurence, gentil homme ordinaire..

GIVRAC.

C'est entendu! .. Ah! Il vous faut de la fortune.. Eh! bien, j'en aurai.

BOUFFARD.

Ah! ...

GIVRAC.

Des protecteurs.. J'en trouverai...

BOUFFARD.

Oh! ..

GIVRAC.

Et quant à la quatrième raison que vous avez invoquée, M. de Laurence sait ce qui en adviendra si elle entre dans la balance. Au revoir donc.. Me voici au Palais, où j'ai mes entrées comme gentilhomme. J'y vais dresser mes batteries, et nous verrons s'il faut ici bien du temps pour vous faire un gendre comme vous le désirez.. Adieu, monsieur le gentilhomme ordinaire.. Bonjour monsieur le centaure.

BOUFFARD.

Le centaure! ... Qu'est ce que c'est que ça.?

AIR: *du Baiser au porteur!*

Qu'entendez-vous par cette allégorie!
Moi, centaure.. Expliquez-vous donc!

GIVRAC.

Lisez, monsieur, votre mythologie..
Et vous saurez alors pourquoi ce nom..

Le titre dont je vous décore,
Vous sied à-merveille je crois..
Car, vous êtes un vrai centaure..
Homme et cheval tout à-la-fois.

BOUFFARD.

Comment! je suis un vrai centaure?

GIVRAC.

Homme et cheval tout-à-la fois.

Scène III.

LAURENCE, BOUFFARD.

BOUFFARD.

Quelle irrévérence !

LAURENCE.

Quel mauvais garnement! n'y aurait-il pas moyen de l'expulser d'ici? ..

BOUFFARD.

Parlez en á votre oncle le grand veneur.. Il pourrait peut-être le faire chasser.. C'est de son emploi.

LAURENCE.

Je verrai...

BOUFFARD.

Ah ! ça! vous m'avez promis de lui parler aussi de moi. Parole d'honneur, je n'y tiens plus, on se promène trop ici. Quand je suis à mon poste, c'est à dire sur mon coursier, je me cramponne, je perds l'équilibre, je roule... je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

LAURENCE.

Mon oncle m'a promis quelque chose de mieux pour vous, mais à mon tour... avez vous parlé en ma faveur à votre fille ?

BOUFFARD.

C'est fait aussi... avant-hier, elle ne voulut pas entendre un mot sur votre compte, et hier, elle m'écouta pendant plus... d'une minute et demie.

LAURENCE.

Que vous dit-elle..?

BOUFFARD.

Qu'elle vous détestait... vous voyez qu'il y a progrès.

LAURENCE.

Je crains que l'arrivée de Givrac ne me soit funeste.

BOUFFARD.

Il s'agit de les empêcher de se voir... et en interdisant à ce drôle, les entrées du palais...

Henriette est entrée par la porte du fond.

Scène quatrième.

HENRIETTE, BOUFFARD, LAURENCE, puis un valet.

HENRIETTE qui a entendu.

J'irais le chercher autre part...

BOUFFARD.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

HENRIETTE.

Ecoutez donc mon père... il me semble que l'orsqu'on a donné son cœur une fois, on ne peut plus le reprendre.

BOUFFARD.

Quelle sotte!.. on donne et on reprend ces choses là vingt fois de suite, sans préjudice de la... quatre vingt quinzième.

HENRIETTE.

C'est possible... mais je n'admets pas cette morale.

LAURENCE.

Givrac est bien heureux... Qu'à-t-il donc fait pour cela?

HENRIETTE.

Ilm'a plu.

LAURENCE.

Et pourquoi ne vous plairais-je pas à mon tour? Il me semble que je suis assez...

BOUFFARD.

Oui, il n'est pas trop, mais il est assez...

HENRIETTE.

Monsieur de Laurence, vous avez procuré à mon père une place excellente.

BOUFFARD.

Elevée et périlleuse surtout.

HENRIETTE.

Vous m'en avez fait avoir une à moi-même dans la maison de la reine; je ne suis pas ingrate... à vous ma reconnaissance.

BOUFFARD.

Il y a progrès !...

HENRIETTE.

Mais, pour de l'amour, n'en attendez jamais de moi.

BOUFFARD.

Il y a déchéance.

UN VALET, *entrant du fond à gauche.*

M. de Laurence, on vous cherche dans les appartemens. M. de Bouffard, M. le directeur des haras désire vous parler. (*Il sort.*)

LAURENCE.

J'y vais.

BOUFFARD.

J'y vole.

LAURENCE.

J'espère encore, mademoiselle, que vous reviendrez à des sentimens plus généreux à mon égard.

HENRIETTE.

Je ne vous défends pas d'espérer, monsieur...

BOUFFARD.

Sortons, sur ce mot, mon ami... décidément il y a progrès.

AIR : *Walse de Robin.*

Lorsque le devoir nous appelle,
Sachons obéir nuit et jour;
Pour parvenir, de notre zèle,
Il faut émerveiller la cour.
Ah ! pour le roi que j'idolâtre,
Je voudrais me tripler...

LAURENCE.

D'accord !..
Et s'il fallait se mettre en quatre,
Vous pourriez y suffire encor.

TOUS.

Lorsque le devoir nous appelle, etc., etc.

(*Laurence et Bouffard sortent par le fond.*)

Scène V.

HENRIETTE, *seule.*

M. de Givrac ne tardera pas à arriver. Je me suis bien gardée de leur dire que j'avais reçu de ses nouvelles et que je l'attendais... Si j'en juge par sa lettre. (*Elle lit.*) « Mon amie, si je ne vous ai pas » suivie, c'est que je n'avais pas le sou. Je me suis procuré un peu » d'argent en vendant cette pauvre petite bicoque de maison à un » seul étage, où je comptais passer avec vous de belles années. Je » n'ai plus maintenant, pour toute fortune, que mon épée qui m'a si » bien servi dans un jour de bataille, et votre amour qui ne me » faillira pas. Je serai à Paris le 31... (*Givrac paraît un instant » avant.*)

Scène VI.

GIVRAC, HENRIETTE.

GIVRAC.

Et j'y suis...

HENRIETTE.

Et quoi !... vous ?...

GIVRAC.

Oui, moi... toujours amoureux de mon Henriette...

HENRIETTE.

Quel bonheur ! quelle joie !

GIVRAC.

Vous le voyez, je suis fidèle à ma parole.

HENRIETTE.

Taisez-vous ! taisez-vous !

GIVRAC.

Qu'ai-je à craindre ?

HENRIETTE.

Mais si mon père vous voit ici !

GIVRAC.

Il m'a déjà vu, ainsi que M. de Laurence ; je leur ai dit mon amour, le vôtre, Henriette; le but de mon voyage.

HENRIETTE.

Qu'ont-ils répondu ?

GIVRAC.

Oh ! des choses absurdes et ridicules.

HENRIETTE.

Oui, par exemple... Que vous êtes sans fortune ?

GIVRAC.

C'est vrai ; mais je travaille à m'en faire une.

HENRIETTE.

Que vous n'avez pas d'emploi ?

GIVRAC.

C'est vrai ; mais j'en aurai bientôt dix.

HENRIETTE.

Dix ! rien que cela... Hâtez-vous donc, monsieur.

GIVRAC.

Je suis en route. J'ai déjà écrit aux ministres.

HENRIETTE.

Vous les connaissez ?

GIVRAC.

Non ; mais qu'importe ?

HENRIETTE.

Vous êtes fou !

GIVRAC.

J'en ferai bien d'autres... et j'ai dans ma poche une demi-douzaine de circulaires qui toutes, certes, ne resteront pas sans résultat.

HENRIETTE.

Les places ne s'obtiennent pas ainsi à la Cour.

GIVRAC.

Bah ! bah !.. un peu d'originalité mène souvent à bien.

HENRIETTE.

Faites-vous, au moins, valoir quelques services vrais, ou supposés ?

GIVRAC

Point !... Ne l'a-t-on pas fait pour moi au siége de Gironne, où je me conduisis en vrai gentilhomme, et où je reçus deux nobles blessures? Que m'en advint-il ? rien... Non, non, croyez-moi, le mérite c'est du luxe, et j'espère d'autant plus obtenir aujourd'hui, que je ne veux rien faire valoir. Je dis tout simplement: Monseigneur, (monseigneur à tout le monde, ça flatte), j'ai besoin d'un bel emploi ; je suis gentilhomme, je m'appelle Givrac, et j'attends la place avec votre réponse.

HENRIETTE.

Mon ami, si ma tendresse pour vous n'était pas plus certaine, vous seriez bien à plaindre.. Mais je vous quitte : il faut que mon père ignore que nous nous sommes vus. S'il y a quelque chose de nouveau je vous l'écrirai. Où logez-vous ?

GIVRAC.

Hôtel du Lion-d'Or, rue des Mathurins-Sorbonne, n° 2, au cinquième au-dessus du premier. Il y a un entresol.

HENRIETTE.

L'indication est précise ; je m'en souviendrai. Sans adieu, Givrac ; vous, tâchez de décider mon père.

GIVRAC.

J'y mettrai tous mes soins.

HENRIETTE, *en sortant.*

Rue des Mathurins-Sorbonne ?

GIVRAC, *la reconduisant.*

Numéro 2.

HENRIETTE.

Au cinquième ?..

GIVRAC.

Au-dessus du premier. Dites donc, Henriette, il y a un entre-sol.

Scène VII.

GIVRAC, *seul.*

Tout ira bien, car, quoiqu'elle en dise, les ministres doivent aimer un peu l'originalité des demandes, et je ne vois pas pourquoi je n'obtiendrais pas comme tant d'autres qui n'emploient pas de meilleurs moyens.

AIR :

Avec l'adresse et le hasard,
On va souvent loin dans ce monde,
Ma fortune, comme César,

Sur mon audace je la fonde ;
Si l'on vous dit : que fites-vous de bien?
Allez toujours, payez d'audace,
Sans hésiter, répondez : rien !
Vous êtes sûr d'avoir la place.

Oh !.. oh !.. quelqu'un...

Scène VIII.

DE FRÉMONT, GIVRAC.

DE FRÉMONT (*à la cantonnade, à gauche*).

Que l'estafette parte à l'instant même et que la réponse soit ici dans une heure.

GIVRAC, *à part.*

Diable !.. c'est un maître. Il commande très bien. (*De Frémont va traverser le théâtre, Givrac s'approche de lui, et, l'arrêtant par le bras, lui dit :*) Monsieur, un instant s'il vous plaît.

DE FRÉMONT.

Pourquoi donc?

GIVRAC.

C'est que j'ai quelque chose à vous dire.

DE FRÉMONT.

Parlez vite, je suis pressé...

GIVRAC.

Qui êtes vous ? (*à part.*) Je vais droit au but.

DE FRÉMONT, *à part.*

Il est sans gêne (*haut*). Ah ! ça que vous importe ? (*descendant en scène.*)

GIVRAC.

Probablement beaucoup, puisque je vous le demande.

DE FRÉMONT.

Et vous même, qui êtes vous ?

GIVRAC.

Je vous le dirai plus tard (*à part*). Je ne sais pas encore ce que je suis.

DE FRÉMONT.

Eh ! bien, je suis M. de Frémont, intendant de la maison du roi.

GIVRAC. *à part.*

La maison du roi ! ça me va. (*Il fouille dans sa poche.*) Tenez, lisez. (*Il lui remet un placet sous enveloppe; en le lui donnant, Givrac le laisse tomber.*

DE FRÉMONT (*avec importance*).

Prenez-donc garde, monsieur.

GIVRAC (*en le ramassant*).

Ah! pardon, pardon.

DE FRÉMONT.

Qu'est-ce que cela?

GIVRAC.

Voyez!

DE FRÉMONT.

Il n'y a pas d'adresse.

GIVRAC.

N'importe... la lettre est pour vous...

DE FRÉMONT (*lisant.*)

Monseigneur. (*parlé.*) Vous vous êtes trompé.

GIVRAC.

Non,non... c'est bien à vous, Monseigneur de Frémont.

DE FRÉMONT (*salue avec bonté, puis lisant* :)

« Monseigneur, j'ai besoin d'un bel emploi, je suis gentilhomme,
» je me nomme Givrac, et j'attends la place avec votre réponse. »
Suit l'adrese.

GIVRAC.

Eh! bien?

DE FRÉMONT (*à part*).

Singulier original!

GIVRAC.

Je l'ai, n'est-ce pas, Monseigneur?

DE ERÉMONT.

J'espère que vous n'y comptez pas. Cependant monsieur de Givrac, permettez-moi de vous donner un conseil, dont il me semble que vous avez grand besoin.

AIR : *Du piége.*

On doit procéder autrement,
Mon cher, lorsque l'on sollicite,
Il faut se courber humblement,
Que ce conseil-là vous profite.

GIVRAC.

Me voilà donc plus avancé;
Mais j'ignorais, âme simple et loyale,
Que le mérite fut placé
Dans la colonne vertébrale.

DE FRÉMONT.

C'est pourtant comme cela. Adieu, monsieur le gentilhomme.

GIVRAC.

Adieu, Monseigneur... (*se reprenant*) Adieu, monsieur. (*De Frémont sort par le fond à droite*)

Scène IX.

GIVRAC.

Diable ! voilà une première épreuve qui ne me semble pas très heureuse. C'est égal, ne nous décourageons pas. Il serait bien malheureux qu'en y mettant toutes les formes, je n'arrivasse pas à mon but.

Scène X.

GIVRAC, LECORDIER.

LECORDIER, *traversant le théâtre.*

Allons soumettre ce travail à sa majesté...

GIVRAC, *à part.*

Oh ! oh !... Un autre fonctionnaire ! en avant la colonne vertébrale! (*Il l'arrête.*) Monsieur veut-il me faire l'honneur de m'entendre ?...

LECORDIER.

Que désirez-vous, mon cher ?

GIVRAC.

Vous demander humblement votre nom... (*A part.*) Je profite de la leçon de l'autre.

LECORDIER.

Vous êtes bien curieux.

GIVRAC.

Mon Dieu!... monsieur, c'est moins par curiosité que pour rendre service à quelqu'un.

LECORDIER.

A qui ?...

GIVRAC.

A un jeune homme fort intéressant et de quelque mérite, j'ose le croire.

LECORDIER.

Mais encore ?

GIVRAC.

A moi, monsieur.

LECORDIER, *à part.*

C'est donc un fou que ce jeune homme...

GIVRAC.

De grâce, monsieur, votre nom?

LECORDIER, *à part.*

Voyons où il veut en venir. (*Haut.*) Lecordier.

GIVRAC.

De Lecordier,.. Votre emploi ?..

LECORDIER.

Ah !.. Vous voulez aussi savoir mon emploi ?

GIVRAC.

Vraiment oui... je tiens à tout savoir...

LECORDIER , *à part.*

Il est amusant. (*Haut.*) Eh bien ! je suis inspecteur de toutes les places fortes du royaume.

GIVRAC, *à part.*

Les places fortes !... çà me va encore. (*Haut.*) Dans ce cas, Monsieur, vous allez être assez bon pour accepter ce papier. (*Il lui remet un placet.*)

LECORDIER.

Ce papier ?

GIVRAC.

Lisez !...

LECORDIER.

« Monseigneur (*parlé*), il y a erreur , je pense...

GIVRAC.

Non , non , bien à vous que cela s'adresse, Monseigneur de Lecordier.

LECORDIER.

» (*Il salue, puis il lit.*) J'ai besoin d'un bon emploi, je suis gentil-
» homme, je me nomme Givrac et j'attends la place avec votre
» réponse... » suit l'adresse.., *à Givrac.* C'est tout?

GIVRAC.

Absolument tout. J'espère être assez heureux pour que vous preniez ma demande en considération.

LECORDIER.

Monsieur, de deux choses l'une, ou vous êtes fou, ou c'est une mystification imprudente que vous vous êtes permise.

GIVRAC.

Je vous jure , Monseigneur, que je ne suis pas fou !

LECORDIER.

Dans le premier cas, il faudrait vous faire enfermer, dans le second vous faire chasser.

GIVRAC, (*avec dignité.*)

Chasser.

LECORDIER.

Rassurez-vous, je ne ferai ni l'un ni l'autre; mais à l'avenir, soyez plus circonspect, ou cela deviendrait sérieux, entendez-vous, mon cher (*Il sort.*)

Scène XI.

GIVRAC, *seul.*

Son cher.. son cher.. je ne crois pas l'être beaucoup. Allons !.. Me voilà bien... il paraît que la franchise est un crime à la cour... moi, qui croyais qu'en allant droit sur ma route j'arriverais infailliblement quelque part. Je vois que le mieux est encore de biaiser et de prendre le chemin de traverse. Mais on vient, je crois... c'est un habit galonné sur toutes les coutures; ma foi! ça doit être quelque chose de mieux qu'un inspecteur-général... il faut m'en assurer.

Scène XII.

TOTON, GIVRAC.

TOTON (*entrant à droite*).

AIR : *l'or est une chimère.*

C'est notre jour de recette
Allons bien vite toucher
A la royale cassette
Mes appoint'mens de cocher.
Je ne manqu' pas d'importance,
Et je suis fier de mon emploi!..
Car c'est moi qui mène la France
En m'nant le ministre du roi
C'est notre jour de recette, etc.

GIVRAC, (*à part.*)

Le cocher du premier ministre... j'avais bien vu tout de suite, que c'était mieux qu'un inspecteur général (*Il arrête Toton...*) Monsieur...

TOTON.

Est-ce à moi que vous vous adressez?..

GIVRAC.

A vous même...

TOTON.

Pardon!.. je suis un peu pressé... c'est aujourd'hui le 31, et je vais toucher; vous le voyez, la quittance à la main.

GIVRAC, *à part.*

Le cocher du premier ministre... oh! mais c'est qu'il me vient une idée excellente (*haut*), je n'ai qu'un mot à vous dire...

TOTON.

Parlez (*à part*)... un drôle de corps que ce grand petit jeune homme! que diable peut-il me vouloir?

GIVRAC.

Vous me regardez avec étonnement, je vois ça... mais vous serez bien plus surpris, quand vous saurez que vous pouvez me rendre un service, pour lequel ma reconnaissance sans bornes vous est acquise.

TOTON.

Avant d'aller plus loin... à qui ai-je affaire?

GIVRAC.

A un jeune cadet de Gascogne, arrivé depuis peu à Paris, où il est sans amis, sans protecteur.

TOTON.

Vous avez déjà un titre à mon zèle; je suis aussi de la Gascogne moi.

GIVRAC.

Tant mieux, nous nous entendrons à merveille.

TOTON.

Votre nom?

GIVRAC.

Givrac!..

TOTON.

Givrac...

GIVRAC.

Givrac... Pierre-Eustache...

TOTON.

Fils d'Hyacinthe-Isidore-Jean-Jacques-François Givrac, marquis et commandeur de Saint-Louis?

GIVRAC.

C'était mon père...

TOTON.

Un homme très grand.

GIVRAC.

Six pieds...

TOTON.

Très maigre...

GIVRAC.

Une allumette...

TOTON.

Mort à Toulouse, d'un coup de pied de cheval,..

GIVRAC.

Dans ses écuries.

TOTON.

Oh !.. que je suis heureux de revoir son fils... figurez vous que je vous ai vu pas plus haut que ça... vous aviez dix mois à peine...

GIVRAC.

Je ne m'en souviens pas.

TOTON.

Mais je m'en souviens, moi. C'est étonnant comme une vingtaine d'années vous changent un enfant ! et Robert, le jardinier de M. le marquis, qui était si jovial... si drôle?.. si bon vivant?..

GIVRAC.

Vous êtes bien bon.., il est mort...

TOTON.

Ah ! c'est dommage... il se portait si bien...

GIVRAC.

Ah ! ça dites-moi donc aussi votre nom.

TOTON.

Je suis Toton.

GIVRAC.

Ah ! vous êtes Toton... comment vous êtes Toton... mon père m'a souvent parlé de vous (*à part*), il ne m'en a jamais dit un mot.

TOTON.

Oui je suis Toton, ancien cocher de M. le marquis votre père, toujours attaché à sa famille qui m'a fait tant de bien... et je vous aime déjà comme un fils... aussi soyez tranquille ;

AIR : *de Julie.*

Si le destin ne vous fut point prospère
Je vais tâcher de vous servir...
N'est-ce donc pas chez votre père
Que j'sus d'abord gentiment m'arrondir, (*bis*)
On doit s'aider entre compatriotes
Et pour mon cœur c'est un besoin
Avec le fils de partager le foin
Que l'père avait mis dans mes bottes.

GIVRAC.

Dieu soit loué... voici donc un ami.

TOTON.

Oui, ami dévoué... voyons, qu'exigez-vous de moi ?

GIVRAC.

Mon ami, la banqueroute du financier Law a ruiné ma famille.....

TOTON.

Oh ! quel malheur !

GIVRAC.

C'est un malheur que je veux réparer... Voyez-vous, j'aime une jeune fille de notre pays, dont le père a été dernièrement placé au palais...

TOTON.

De notre pays, dites-vous?.. je gage que c'est Monsieur de Bouffard...

GIVRAC.

Lui-même... vous le connaissez?..

TOTON.

Sans doute... et votre Henriette aussi...

GIVRAC.

Eh ! bien.,. ce gros imbécile me refuse sa fille sous le prétexte ridicule que je n'ai pas de quoi vivre... il me faut donc une place.

TOTONS

Une place ! si ce n'est que ça, j'ai votre affaire... à côté de moi sur mon siége.

GIVRAC.

Quel ridicule !

TOTON (*Il rit*).

Allons, parlons sérieusement ; c'est à moi que vous vous adressez...

GIVRAC.

Sans doute... n'êtes-vous pas cocher du premier ministre.

TOTON.

Oui...

GIVRAC.

Alors, vous pouvez tout. La nécessité donne du génie... dès que j'ai sû ce que vous étiez, je me suis dit : j'ai ma place... à présent que vous m'aprenez vos rapports avec ma famille... je suis bien plus sûr de l'obtenir...

TOTON.

Expliquez-vous...

GIVRAC.

Oui mais auparavant, il faut que vous me promettiez de ne pas me refuser...

TOTON.

Encore, faut-il savoir...

GIVRAC.

Non, non,.. les yeux fermés,.. de confiance...

TOTON.

Mais, ce que vous demandez ne se peut peut-être pas, vous concevez qu'un homme comme moi, placé dans une position sociale,.. assez élevée...

GIVRAC.

Soyez tranquille,.. je ne la compromettrai pas.

TOTON.

Je voudrais en être assuré.

GIVRAC.

Il faut vous en rapporter à ma parole,.. et si vous me refusez,. c'est que vous êtez un ingrat.

TOTON.

Au moins, est-ce une chose possible?

GIVRAC.

Certainement,.. tout est possible quand on le veut,.. même l'impossible,.. tenez, voyez-vous,.. j'ai là mon plan,.. je suis résolu à l'exécuter,.. et si vous ne voulez pas vous y prêter, je me brûle la cervelle,.. (*il tire à moitié son èpée*).

TOTON (*l'arrêtant*).

Arrêtez, enfant, arrêtez!.. mettez donc ce pistolet dans le fourreau,.. et voyons votre plan...

GIVRAC.

Suivez-moi bien...

TOTON.

Je vous suis...

GIVRAC.

Vous êtes cocher... c'est connu... combien de chevaux au carosse?

TOTON.

Quatre.

GIVRAC.

Bravo!.. le ministre sort-il aujourd'hui?

TOTON.

Tout à l'heure...

GIVRAC.

Excellent!.. les chevaux sont-ils dociles?

TOTON.

Je les mène comme des moutons...

GIVRAC.

De mieux en mieux...

TOTON.

Mais quel rapport ?..

GIVRAC.

Suivez-moi bien...

TOTON.

Je vous suis...

GIVRAC.

Le ministre sort... vous, fier, vous trônez sur le siège... où allez-vous ?..

TOTON.

A Versailles.

GIVRAC.

Admirable.

Scène XIII.

LES MÊMES (un valet), *du font très vite.*

LE VALET.

Eh ! bien ! M. Toton... qu'est-ce que vous faites donc ? on vous appelle dans toutes les cours du château... monseigneur de Choiseuil va partir... allez vite... (*il sort*).

TOTON.

Diable... je n'ai plus le temps de bavarder...

GIVRAC.

Non ! non ! je ne vous tiens pas quitte...

TOTON.

Je me sauve...

AIR : *mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons tout est dit je vous quitte,
Je conduirai de la bonne façon.
Je vous promets la réussite
Sur ma parole.

GIVRAC.

De Gascon.

TOTON.

Pour les serments qui donc n'est pas Gascon
Si vot' honheur naît de cette avanture
A votre char moi je mattacherai
Et pour monter jusqu'à vous je vous jure,
Que sans regrets, mon cher, je descendrais.

(Reprise.)

Allons tout est dit, etc.
Je conduirai, etc.
Vous conduirez, etc.

(Il sort). — Givrac suit Toton qui sort par la gauche.

Scène XIV.

GIVRAC, HENRIETTE, *(entrant du fond)*.

HENRIETTE *(arrêtant Givrac)*.

Encore ici, Givrac?.. Eh! bien! et votre place?

GIVRAC.

Je l'ai... je la tiens...

HENRIETTE.

Une belle place...

GIVRAC.

Magnifique,.. cent mille livres de rente,.. je vais la chercher,.. *(en sortant)* M. Toton,.. M. Toton!.. encore un mot,.. attendez-moi!.

Scène XV.

HENRIETTE *(seule)*.

Bon jeune homme!.. quel feu!.. quel amour!.. et mon père qui veut que je renonce!.. oh! je jure bien par exemple que cela ne sera pas,.. et je vais déclarer formellement à M. de Laurence...

Scène XVI.

HENRIETTE, LAURENCE.

LAURENCE *(rapidement)*.

Je vous cherche, mademoiselle...

HENRIETTE.

Et moi je vous désire...

LAURENCE.

J'ai bien des choses à vous apprendre...

HENRIETTE.

Et moi, une seule à vous dire...

LAURENCE.

M. de Givrac est arrivé...

HENRIETTE.

Je le sais...

LAURENCE.

C'est possible, mais, ce que vous ne savez pas, c'est qu'il est fou...

HENRIETTE.

Oui..., fou de moi, je le sais encore...

LAURENCE.

Mais non..., il est fou..., réellement fou..., et demain, sans doute, il sera arrêté...

HENRIETTE.

Arrêté... Ah... mon Dieu .. qu'a-t-il donc fait ?

LAURENCE.

Entre autres extravagances, il a écrit une lettre au ministre... si cavalière, si ridicule...

Scène XVII

HENRIETTE. BOUFFARD, LAURENCE.

BOUFFARD (*entrant du fond.*)

Oh ! la drôle de chose... la drôle de chose !

LAURENCE.

Qu'y a-t il encore, M. de Bouffard ?

BOUFFARD.

Figurez-vous, mes enfans, que ce pauvre Givrac est fou.

LAURENCE.

Vous voyez, mademoiselle, que je ne vous trompais pas.

HENRIETTE.

Mais quel grand crime y a-t-il à écrire à un ministre pour lui demander un emploi?

BOUFFARD.

A un ministre, aucun,.. mais il paraît qu'il inonde le palais de ses pétitions, et M. Lecordier... M. de Frémont, le cuisinier, le jardinier, tout le monde en a reçu... J'espère donc, ma fille, que tu renonceras facilement à un homme qui va avoir les petites maisons pour demeure .. je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

HENRIETTE.

Ne l'espérez pas...

BOUFFARD.

Alors, ma fille... je ferai valoir l'autorité du père, et de l'écuyer Cavalcadour.. et vous serez bien forcée d'obéir...

HENRIETTE.

Ce serait un malheur pour M. de Laurence, car je ne l'aimerais pas.

BOUFFARD.

Henriette, ces paroles inprudentes ne sortent pas de votre cœur (*à Laurence*), ces paroles imprudentes ne sortent pas de son cœur... et les principes de vertu que vous avez reçus de vos nobles père et mère...

HENRIETTE.

Je vous le répète... si l'on contraint mon inclination, je ne sais pas ce qui arrivera...

BOUFFARD.

Il arrivera ce qu'il m'est arrivé à moi, quand on a forcé votre mère à m'épouser, mais ne parlons plus de cela.. Vous savez, Laurence, que le dîner est contremandé ; le roi passera deux jours à Versailles ; comme je ne suis pas de service, ni vous non plus, nous ne partirons que ce soir.... pour rejoindre sa majesté.

HENRIETTE.

Bon...je serai seule ici...

BOUFFARD.

Ma fille... vous nous accompagnerez...

Scène XVIII.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET (*entrant à gauche.*)

M. de Bouffard... M. de Bouffard... M. de Choiseuil est de retour.

BOUFFARD.

Est-ce qu'il a demandé le premier écuyer de sa majesté ?

LE VALET.

Non, mais il y a du nouveau, son excellence vient d'échapper à la mort, comme par miracle.

BOUFFARD.

Bah ! bah !

LAURENCE.

Qu'est-ce donc ?

LE VALET.

je n'en vois pas les détails, mais il paraît que le carosse a failli être jeté dans la Seine !

BOUFFARD.

Sait-il nager ?

LE VALET.

Le carosse ?... (*Il sort.*)

LAURENCE.

Allons vite savoir ce que c'est... (*Il entraîne Bouffard.*)

BOUFFARD (*en sortant.*)

Et offrir nos félicitations à son excellence... quel événement, quel affreux événement !

Scène XIX.

HENRIETTE, puis GIVRAC.

HENRIETTE.

Quant à moi ; cela m'est bien égal... je ne suis pas curieuse... Mais ce qu'ils disent de Givrac commence à m'inquiéter, si on allait l'enfermer !.. Ah ! n'est-ce pas lui que j'entends ?

GIVRAC (*prend la droite d'Henriette.*)

Oui, c'est moi, mon Henriette ! quel bonheur. (*Il est extrêmement agité.*)

HENRIETTE.

Je n'y comprends rien... Pourquoi cette émotion ?...

GIVRAC.

Je vous dirai cela plus tard... Allez, laissez moi.

HENRIETTE.

Partez, au contraire, car je viens d'apprendre qu'on allait vous arrêter.

GIVRAC.

On ne m'arrêtera pas.

HENRIETTE.

Mais si...

GIVRAC.

Mais non...

HENRIETTE.

N'avez-vous pas écrit à M. Le Cordier.

GIVRAC.

J'ai écrit... à M. Le Cordier... A bien d'autres encore... et pour tant on ne m'arrêtera pas...

HENRIETTE (*à part.*)

Il a tout-à-fait perdu l'esprit...

GIVRAC.

Allez... allez, mon amie. je vous ai dit que j'aurais une place... je l'aurai... que vous seriez ma femme... vous la serez... que nous serions heureux... nous le serons... laissez-moi faire...

HENRIETTE.

Soit... Mais de grâce, un peu de raison... de calme, de prudence

GIVRAC.

Ayez foi en mes paroles... et dans l'avenir...

Scène XX.

GIVRAC (*seul*).

C'est à merveille... tout a réussi au gré de mes désirs. Toton s'est conduit avec une adresse admirable !... il est vrai que cela a failli devenir sérieux; les premiers chevaux avaient les pieds dans la Seine... Diable... je souffre un peu.. mon bras est déchiré... du sang !... mais qu'importe .. voyons... une petite écharpe... pour nous rendre plus intéressant... Oh ! oh ! voici bien du bruit... toute la cour est en émoi... le ministre ne va pas tarder à passer par ce vestibule... j'espère qu'il me remarquera. C'est pourtant vrai...il n'en faut pas davantage pour être un héros, ou un millionnaire

Scène XXI.

GIVRAC, *sur le devant à droite*, courtisans et officiers dans le fond, de Bouffard, de Laurence, de Frémont, Lecordier, puis après un huissier, puis enfin le ministre.

CHOEUR.

AIR *de Jeanne d'Arc* (*Caraffa.*)

Ah ! quel beau jour, quel heureux jour !
Combien le ciel nous est propice !
Que sa bonté toujours bénisse
Notre ministre avec amour !
Ah ! quel beau jour ! quel heureux jour !
Quel heureux jour !

UN HUISSIER.

Son excellence monseigneur le premier ministre...

M DE CHOISEUIL (*appercevant Givrac, il indique la porte à gauche, tout le monde sort.*)

Mais que vois-je ?... Je vous suis, Messieurs; entrez chez Madame de Choiseuil pour lui offrir vos félicitations... (*à part*) Ce jeune homme... cette tournure... oui, c'est bien lui, ce me semble.

GIVRAC.

J'ai exécuté vos ordres, monseigneur.

M. DE CHOISEUIL.

Oui... c'est vous... je vous reconnais... Vous êtes blessé.

GIVRAC.

Presque rien... une égratignure... Les chevaux étaient lancés avec tant de vitesse ..

M. DE CHOISEUIL.

Je vais envoyer chercher les chirurgiens du château...

GIVRAC.

Ce n'est rien, monseigneur, et je voudrais avoir eu les deux bras cassés... puisqu'alors je serais en état d'offrir à votre excellence une preuve plus complète de mon zèle et de ma fidélité.

M. DE CHOISEUIL.

Ce zèle et cette fidélité ont droit à toute ma reconnaissance.

GIVRAC.

Ah ! Monseigneur, chacun à ma place en eut fait autant.

M. DE CHOISEUIL.

Non, Monsieur, personne ne l'eut fait avec autant de bonheur et de courage.

GIVRAC.

Il est vrai que la rivière était là... profonde, large, rapide, mais je me serais cru indigne du titre de gentilhomme. si j'avais hésité un instant, en présence des dangers que courait la monarchie, dans la personne de son premier ministre.

M. DE CHOISEUIL.

Je reconnaîtrai votre dévouement... parlez, monsieur, que voulez-vous ?...

GIVRAC.

Ah ! monseigneur, votre excellence attache trop de prix ..

M. DE CHOISEUIL.

Je le veux.

GIVRAC.

De grâce !

M. DE CHOISEUIL.

Je l'exige.

GIVRAC.

En ce cas, mon devoir est d'obéir... Eh bien, monseigneur, puisque votre excellence me l'ordonne, et pour ne pas la désobliger... je lui demanderai un service...

M. DE CHOISEUIL.

Je jure qu'il est obtenu...

GIVRAC.

Vous allez chez Mme de Choiseuil.

M. DE CHOISEUIL.

Oui...

GIVRAC.

Alors, quand votre excellence reviendra par cette galerie, je la supplie de vouloir bien me remarquer parmi la foule, de m'adresser quelques paroles bienveillantes, en me frappant légèrement sur l'épaule, comme vous feriez à quelqu'un qui aurait le bonheur d'avoir une petite place dans votre honorable affection.

M. DE CHOISEUIL.

Vous raillez... et ce n'est pas assez.

GIVRAC.

Je n'en demande pas davantage, monseigneur.

M. DE CHOISEUIL.

C'est entendu... Mais si vous n'êtes pas content, vous n'aurez qu'à parler plus tard... je ne veux pas que vous quittiez le palais...

GIVRAC.

J'y attendrai de nouveaux ordres de votre excellence.

M. DE CHOISEUIL.

Au revoir, monsieur de...

GIVRAC.

Givrac, monseigneur.

M. DE CHOISEUIL.

Au revoir donc, M. de Givrac. (*Le ministre sort.*)

Scène XXII.

GIVRAC (*seul, ôtant le mouchoir qui enveloppait sa main.*)

Ce n'est pas plus difficile que ça.. un coup de fouet a suffi. les coursiers une fois au galop du coté de la rivière, je me suis précipité au cou

du premier avec un bonheur... parole d'honneur... ça n'avait pas l'air prémédité du tout... et le ministre qui criait : arrêtez... arrêtez ... il avait une peur!.. mais...pstt... Toton avait compris son rôle...ses guides au lieu de retenir les chevaux, les excitaient encore plus... enfin ils se sont arrêtés à temps... Monsieur, m'a dit alors son excellence, rendez-vous au château .. et m'y voici... attendons le dénouement de la comédie... On m'a refusé il y a quelques mois, lorsque je m'appuyais sur des services réels,cette fois on n'aura pas ce reproche à me faire.Par! Dieu je voudrais bien voir la figure que vont faire mes deux protecteurs, monseigneur de Frémont et monseigneur de Lecordier ! vont-ils être étonnés... stupéfaits abasourdis ! justement les voici... ils ne savent rien encore... laissons-les rire à mes dépens, si cela les amuse...

Scène XXIII.

GIVRAC, LECORDIER, DE FRÉMONT, *au fond.*

LECORDIER.

Il paraît que le péril était imminent.

DE FRÉMONT.

Oui... sans ce gentilhomme qui s'est éloigné et que personne n'a revu, c'en était fait de son excellence,

LECORDIER, *à Givrac, en descendant à gauche.*

Ah! ... vous voilà encore ici, Monsieur ?

GIVRAC.

Encore...

DE FRÉMONT, *à Lecordier en descendant à droite*

Vous connaissez donc Monsieur ?

LECORDIER.

A merveille... il rédige les placets avec un goût...

DE FREMONT (*ricanant jusqu'à la fin de la scène.*)

Et une modestie...

LECORDIER (*riant toujours comme Frémont.*)

Vous savez donc ?

DE FRÉMONT.

Certainement... Monsieur ne m'a t-il pas aussi adressé sa demande ?

GIVRAC.

Mais oui

LECORDIER.

Vous ne comptiez donc guères sur mon pouvoir ?

GIVRAC.

Sur votre pouvoir, si... sur votre vouloir , non.

DE FRÉMONT.

Et moi ?

GIVRAC.

Oh ! vous ! ... absolument la même chose...

LE CORDIER.

C'était me faire injure...

DE FRÉMONT.

C'est presque m'insulter.

GIVRAC.

Vous raillez , Messieurs...

LECORDIER.

Du tout... M. de Givrac a droit à une place dans l'armée...

GIVRAC.

Bien !

DE FRÉMONT.

Il a droit à une place dans les finances...

GIVRAC.

C'est ça

DE FRÉMONT.

Lucrative...

GIVRAC.

Accepté...

LECORDIER.

J'espère que Monsieur me donnera la préférence..

DE FRÉMONT.

Je me flatte que Monsieur ne me refusera pas...

GIVRAC.

Mon Dieu, mettez-vous donc d'accord... et pourvu qu'il y ait beaucoup d'argent à recevoir...

DE FRÉMONT.

Beaucoup ?

GIVRAC.

Le plus possible.

DE FRÉMONT.

Un million ?

GIVRAC.

Ce n'est guères.

LECORDIER.

Si nous lui offrions une place... aux petites maisons.

GIVRAC.

Qu'est-ce à dire ?

DE FRÉMONT.

Oui, une place d'inspecteur, par exemple. . de toutes les maisons de fous du royaume.

GIVRAC.

AIR : *De Teniers.*

Allons, messieurs, vous vous moquez, je pense...
DE FRÉMONT.
Vous remplirez fort bien ces fonctions...
LECORDIER.
Je ne vois rien qui vous convienne en France,
Comme une place aux petites maisons.
DE FRÉMONT.
Prenez, Monsieur,
GIVRAC.
N'insistez pas, de grâce,
LECORDIER.
Vous refusez...
GIVRAC.
Je refuse... à peu près,
Car en prenant une pareille place,
Certainement je vous en priverais...

DE FRÉMONT, *à Lecordier, sérieux à présent.*

L'impertinent... décidément il faut le faire enfermer.

LECORDIER *à Frémont.*

Oui, l'air de la Bastille lui fera du bien, mais vous, M. de Frémont, ne pourriez-vous obtenir de M. le duc de la Vrillière...

DE FRÉMONT.

Une lettre de cachet ? c'est déjà fait.

GIVRAC, *à part.*

C'est ce que nous verrons...

Scène XXIV.

LES MÊMES, DE LAURENCE, DE BOUFFARD. —Un huissier, courtisans et officiers, puis M. de CHOISEUIL.

L'HUISSIER (*annonçant.*)

M. de Choiseuil !

GIVRAC (*sur le devant à gauche et à part.*)

Ils m'ont assez bien plaisanté... maintenant c'est à mon tour...
Tout le monde s'incline lorsque le ministre paraît.

LE MINISTRE (*apercevant Givrac*).

Oh ! oh !.. que vois-je là ? c'est vous, Givrac...

GIVRAC (*saluant.*)

Oui, Monseigneur, c'est moi..

LE MINISTRE.

Je suis mécontent de vous...

LECORDIER (*à de Frémont.*)

Vous voyez bien, il a écrit aussi à son excellence...

DE FRÉMONT.

On va le chasser.

LE MINISTRE (*lui frappant sur l'épaule.*)

Vous ne venez plus au château...

Stupéfaction générale. — Il faut que de Frémont et Lecordier s'agitent beaucoup.

GIVRAC.

Si j'avais cru que votre excellence eût daigné remarquer mon absence...

LE MINISTRE.

Vous savez si nous vous aimons.., j'espère que de votre côté vous viendrez me donner des preuves de votre affection !

GIVRAC.

Ah ! monseigneur.

LE MINISTRE.

Si je n'avais ce soir à souper tout le corps diplomatique.., je vous retiendrais... mais cela vous amuserait peu, n'est-ce pas ?

GIVRAC.

J'avoue, monseigneur, que le corps diplomatique n'est pas très amusant.

LE MINISTRE.

Ce sera donc pour un autre jour, Givrac. Donnez-moi votre bras ?

GIVRAC.

Excellence !

LE MINISTRE (*bas.*)

Allons, allons... êtes-vous content ?

GIVRAC (*bas*) *fesant quelques pas avec le ministre.*

On ne peut pas plus, monseigneur.

LE MINISTRE (*bas.*)

Accompagnez-moi jusqu'au bout de la galerie. (*En le quittant,*) Ce soir je vous présenterai à sa majesté.

Le ministre sort, plusieurs gentils hommes donnent des pétitions à Givrac et sortent en le saluant ; de Frémont et Lecordier viennent faire une profonde révérence à Givrac qui la leur rend très faiblement.

DE FRÉMONT (*le chapeau à la main, suivant et saluant.*)

Monsieur, je suis votre très humble serviteur.

GIVRAC (*se promenant sur l'avant-scène.*)

Bonjour, monsieur, bonjour.

DE FRÉMONT (*le suivant.*)

Je vais m'occuper de votre demande.

GIVRAC

A votre aise, Monsieur, à votre aise.

LECORDIER (*même jeu de scène.*)

Croyez, Monsieur, à mon dévouement bien sincère.

GIVRAC.

Je le sais, je le sais, mon cher... ne me l'avez-vous pas déjà assuré?

LECORDIER.

Je ne perds pas de vue votre placet.

GIVRAC.

Ça ne presse pas.., mon cher, ça ne presse pas.

(*Lecordier et de Frémont sortent.*)

Scène XXV.

GIVRAC (*seul.*)

Décidément on a raison... et la cour est chose curieuse à étudier... O hasard... Dieu de tous les Dieux, à toi ma reconnaissance éternelle! Sans un cocher que je trouve là, sur mes pas...

Scène XXVI.

TOTON, GIVRAC.

TOTON (*entrant à gauche.*)

Oui, un cocher qui vous remercie aussi ; le ministre vient de me faire autoriser à recevoir une gratification de mille pistoles, que je m'en vais toucher tout à-l'heure avec mes appointemens du mois.

GIVRAC.

Vous voyez que la bonté est productive.

TOTON.

Et vous ., qu'avez-vous demandé ?.· qu'avez-vous obtenu ?.. qu'êtes-vous maintenant ?

GIVRAC.

Je ne suis encore rien... mais j'ai tout à mon service, emplois, titres, fortune.

TOTON.

En vérité ?

GIVRAC.

C'est comme je vous le dis .. tenez, vous allez voir.

Scène XXVII.

LES MÊMES, DE FRÉMONT.

DE FRÉMONT (*arrivant à la gauche de Givrac,*)

En voici bien d'une autre, ma foi, vous ne savez pas, Monsieur, ce que nous venons de trouver dans les cartons de mon bureau !

GIVRAC.

Qu'est-ce donc ?

DE FRÉMONT.

Un renseignement que j'avais inutilement cherché jusqu'ici, l'assurance que Monsieur votre père, à l'âge de quinze ans, avait rendu à l'état un très grand service... par la publication d'un admirable traité sur les finances.

GIVRAC (*à Toton.*)

A quinze ans !.. à vingt ans il ne savait pas lire.

TOTON.

Ah ! bah.

GIVRAC (*de même.*)

Il ne l'a su qu'à sa majorité.

DE FRÉMONT.

En conséquence, Monsieur, j'ai cru juste de disposer en votre faveur d'une place d'inspecteur général des domaines publics, et voici le brevet que je vous en apporte ; vous voyez, Monsieur, que nous savons apprécier le mérite.

GIVRAC (*chiffonnant le papier et le mettant dans sa poche.*)

Je verrai, Monsieur, ce que je pourrai faire de ce brevet.

TOTON (*à part.*)

C'est ça, il fait le fier maintenant.

Scène XXVIII.

LES MÊMES, LECORDIER.

LE CORDIER (*accourant et se plaçant entre Givrac et Frémont.*)

Ah! parbleu, Monsieur,.. je m'estime heureux de vous rencontrer encore .. figurez-vous que je viens de trouver dans les rayons de mon bureau la preuve que M. votre père, au siége de...

GIVRAC

Je le savais.

LE CORDIER

Avait sauvé la vie à...

GIVRAC

C'est connu... c'est même très connu

LECORDIER.

Le nom m'échappe. en faisant prisonnière, une compagnie de soldats du...

GIVRAC

Du pape...

LECORDIER

Oui, du pape... à laquelle, seul. il fit mettre bas les armes.

GIVRAC (*bas à Toton.*)

Mon père n'a jamais mis le pied en Italie...

TOTON (*bas.*)

C'est vrai, il n'est pas sorti de Toulouse...

LECORDIER.

Aussi, sur ma proposition, M. le ministre vient de vous nommer conservateur de toutes les places fortes du royaume.

TOTON (*à part.*)

C'est pourtant moi qui l'ai nommé !...

DE FRÉMONT.

J'espère que M. de Givrac voudra bien se souvenir que je suis venu le premier lui offrir une récompense si bien méritée.

GIVRAC (*roulant les papiers et les mettant dans sa poche.*)

Je verrai, Messieurs, je ne décide pas encore, je parlerai au roi !... et si nous sommes d'accord, S. M. et moi ..

Scène XXIX.

Les mêmes, BOUFFARD, HENRIETTE.

BOUFFARD (*à la cantonnade*).

Non, Monsieur, votre conduite n'est pas loyale... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

GIVRAC.

Ah ! mon Dieu... qu'est-ce encore ?

BOUFFARD.

Je viens d'apprendre par ma fille, les procédés indélicats de M. de Laurence, qui voulait vous faire enfermer, mon cher Givrac, mon excellent ami, mon belliqueux ami, et je me hâte de vous offrir le prix de votre amour et de votre belle conduite ..

GIVRAC.

C'est à présent, surtout, que je me félicite d'avoir sauvé la France !

BOUFFARD (*à part.*)

Il a sauvé la France !... Je serai grand veneur.

Scène XXX.

Les mêmes, UN VALET.

LE VALET.

M. le marquis de Givrac ?

TOUT LE MONDE.

Marquis !...

BOUFFARD.

Je serai plus que grand veneur.

LE VALET.

De la part du premier ministre (*Il lui remet un écrin et une lettre*).

GIVRAC.

Donnez!... Dieu ! les beaux diamans... quelle brillante parure !

BOUFFARD.

Ils sont flamboyans

GIVRAC.

Un authographe..., lisons.

BOUFFARD.

Ecoutons.

GIVRAC *lit.*

« M le marquis de Givrac, nous ne sommes point quittes. Je viens d'apprendre que vous vous mariez, voici mon présent de noces, plus cent mille francs pour votre maison Je signerai au contrat..» Eh bien Henriette?

HENRIETTE.

Me voulez-vous encore ?

GIVRAC.

Oh ! toujours ! toujours.

BOUFFARD (*baisant la main d'Henriette*).

Chère marquise.

GIVRAC.

Eh bien, Toton, que dis-tu de tout cela ?

TOTON.

Je dis, M. le marquis, que je n' vas plus oser vous parler.

GIVRAC.

Non, non, les faveurs ne changent ni mes sentimens, ni mon cœur. (*il serre la main à Toton*) Allons remercier son excellence. (*A de Frémont et Le Cordier*). Messieurs, je me souviendrai de vous.

BOUFFARD (*avec importance.*)

Messieurs, mon gendre se souviendra de vous... je ne sais pas si...

GIVRAC (*bas à Toton*).

Et tout cela, sais-tu pourquoi ?

TOTON.

Parce que vous avez sauvé le ministre.

GIVRAC.

Non, parce que tu as été le cocher de mon père.

CHOEUR.

AIR : *de la Fiancée* :

Chez vous pour que tout abonde,
Qu'importent titres et droits !
La fortune en ce bas monde,
Appartient aux plus adroits.

GIVRAC (*au public*).

AIR : *de la Marraine*.

Messieurs, si demain par la ville,
En vous abordant on vous dit :
Qu'est-ce donc ce vaudeville ?
Répondez, il est plein d'esprit.
De deux auteurs, bons camarades,
Dites qu'il va grandir les noms ;
D'avance, nous vous pardonnons,
Messieurs, toutes ces gasconnades,

A LA REPRISE :

Oui, Messieurs, nous vous pardonnons,
Ces excellentes gasconnades,

FIN.